

Lundi le 19 septembre 1949, Upshire

Mon cher Marcel,

Sir Stafford Cripps vient d'annoncer la dévaluation de la livre anglaise, et j'ai l'impression que l'événement aux yeux de la plupart des Anglais prend l'importance ou la signification d'une catastrophe. Il faut être en Angleterre aujourd'hui, j'imagine, pour mesurer toute la distance qu'il y a entre le sentiment national en France et le sentiment national des Britanniques. Les Français, je crois, ont subi tant de revers et d'humiliations que la dévaluation ne pouvait pas beaucoup les accabler. Au reste, un sens de l'humour les aide à supporter les épreuves et peut-être aussi un sentiment plus fin, plus profond des véritables valeurs. Quant aux Anglais, ils ont à faire l'apprentissage de l'humiliation collective. Je t'assure que ce n'est pas drôle de voir comment ils prennent les choses. Leur gravité n'est pas non plus pour faciliter l'épreuve. Évidemment, je base mes impressions d'après la réaction des petites gens d'Upshire. Ils assurent qu'ils auraient préféré mille fois un régime de la plus grande austérité au premier emprunt et aux emprunts successifs à l'Amérique qui leur fait maintenant sentir leur dépendance vis-à-vis d'elle. Et je crois que ceux d'Upshire du moins seraient capables, en effet, de vivre d'épluchures (tant leur orgueil national les soutiendrait) plutôt que d'accepter des services qui diminueraient la liberté et le prestige de la nation.

Cet orgueil a fait de grandes choses autrefois en Angleterre. J'avoue que je lui trouve aujourd'hui, moi qui déteste le nationalisme, une sorte de beauté pathétique. Ce peuple sans imagination ne me semble pas avoir comme les Français, le pressentiment de ses malheurs. Il ne peut les voir que lorsqu'il a le nez dedans — et alors son effarement présente quelque chose d'aussi complet que celui d'un enfant, à sa première déconvenue, avant qu'il ait eu le temps de s'habituer aux échecs.

Tu as raison, c'est un peuple sans art, sans beaucoup de goût, et cependant bon, hospitalier, simple et reposant comme aucun autre, et si tu devais faire un séjour en Angleterre, je suis sûre que tu en garderais un doux souvenir, comme de s'être promené par exemple, avec Alice, dans le pays charmant de l'illogisme. Cela repose, de toute façon, de la trop grande lucidité des Français.

Je ne sais ce qui m'arrive aujourd'hui. Ce matin, en me penchant, j'ai éprouvé une vive douleur musculaire à la hanche. C'est à peine si j'ai pu me relever. Et, depuis, la douleur revient au moindre mouvement. Ça m'a tout l'air de ressembler à tes attaques de lumbago, et je suis furieuse. Il y a bien assez de rhumatisme dans la famille comme c'est là. Esther m'a apporté une bouillote et je suis immobilisée au lit. J'espère que ce sera fini demain, car déjà l'immobilité me paraît insoutenable.

Tu as eu raison de ne pas envoyer le lait. Je m'arrangerai pour en obtenir à Londres par l'entremise de Connie qui est débrouillarde comme pas une.

Oui, j'ai reçu plusieurs *Nouvelles littéraires*. N'en envoie plus d'autres. J'ai de la lecture en avance.

Je t'embrasse de tout mon coeur, cher chou, et te souhaite de plus en plus de joie [*Ajouté en marge*] dans tes études. Aussi tout le succès que tu mérites et que tu obtiendras, je n'en ai aucun doute.

Gabrielle